

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

Histoire De Sir Charles Grandison

Contenue dans une Suite De Lettres, Publiées sur les Originaux, par
L'Editeur De Pamela Et De Clarisse ; En sept Volumes ; Ouvrage traduit
de l'Anglois

Richardson, Samuel

Göttingue [u.a.], 1756

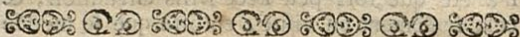
Lettre VII. Miss Byron à Miss Selby.

urn:nbn:de:gbv:45:1-2145

drai de toutes ces matières, en attendant croyez
que je suis

*Votre très-dévoûé & très-
humble Serviteur,*

THOMAS DEANE.



LETTRE VII.

Miss BYRON à Miss SELBY.

Lundi, 20. Mars.

Après avoir pris congé l'une de l'autre pour la nuit, j'allai heurter à la porte de la chambre d'Emilie: sa fille de chambre aiant d'abord ouvert, est-ce vous, ma chère Miss Byron, dit-elle, en courant à moi? Que vous êtes bonne!

Je suis venuë, ma chère, quoiqu'il soit tard, pour passer une agréable demie-heure avec vous, si cela ne vous incommode pas.

Cela est impossible, dit-elle.

Il faut donc envoyer Anne au lit, lui dis-je; autrement comme son tems n'est pas à elle, j'accourcirai ma visite. Je vous rendrai moi-même les petits services dont vous pourrez avoir besoin. J'ai renvoyé Jenny.

Dieu vous benisse, Mademoiselle; vous avez des attentions pour tout le monde. Anne me dit que tous les domestiques de la maison vous adorent; & je suis sûre que leurs maîtres en font de même... Anne, vous pouvez-vous aller coucher.

Jen-

Jenny qui me sert ici, m'a dit plus d'une fois que Miss Jervois aime à rester longtems levée, lisant ou se faisant lire par Anne, qui, quoi- qu'elle lise fort bien, n'est pas fort curieuse de cette tâche.

Les domestiques, lui dis-je, sont tout aussi sensibles que leurs maîtres & leurs maîtresses. Ils disent ce qu'ils sentent; je ne doute pas qu'ils n'aiment Miss Jervois, tout autant que moi. J'aimerois autant juger de la bonté des maîtres par l'amour de leurs domestiques que par tout autre règle. Ne voyez-vous pas par la vénération, & l'attention des domestiques de sir Charles Grandison, combien ils adorent leur maître?

Je souhaite fort, dit-elle, d'être estimée par les domestiques, à cause de cette même remarque de la bonté de mon tuteur, & du zèle de ses domestiques, aussi bien qu'à cause de ce que ma fille de chambre me raconte qu'ils disent tous de vous. Mais vous & mon tuteur vous vous ressemblent si fort en toute chose, que vous semblez être faits l'un pour l'autre.

Elle soupira alors involontairement, sans qu'il parût cependant qu'elle tâchât de retenir, ou de rapeller son soupir.

Pourquoi soupirez ma chère amie? Pourquoi soupirez mon Emilie?

Vous êtes bien bonne de m'appeler *voire* Emilie. Mon tuteur m'appelle *son* Emilie. J'en suis toujours fière quand il m'appelle ainsi... Je ne sais pas pourquoi je soupirez. Je crois que j'ai appris depuis peu l'art de soupirez. Cela me fera-t-il du mal: Anne me le dit, & que je
dois.

dois me défaire de cela. Elle dit qu'il n'est pas joli à une jeune Dame de soupirer. Mais qu'est-ce qu'il peut y avoir de laid là dedans.

On dit que les soupirs sont un signe d'amour; & les jeunes Dames...

Ah, Mademoiselle! & cependant vous soupirez fort souvent...

Je sentis que je rougissais.

Je me surpris souvent à soupirer, ma chère, lui dis-je. C'est *un art* comme vous l'appellez, que je ne voudrais pas que vous fussiez.

Mais j'ai des raisons de soupirer, Mademoiselle, que vous n'avez pas... Une telle Mère! Une Mère que je voudrais qui fût bonne, pas tant pour moi, que pour elle-même. Une Mère si malheureuse, qu'on doit être bien aise de la fuir. Mon pauvre Papa, tout bon qu'il étoit pour tout le monde, & même pour elle, son cœur a été déchiré... O Mademoiselle, s'écria-t-elle, jettant ses bras autour de moi, & cachant son visage dans mon sein, n'ai-je pas des sujets de soupirer?

Je pleurois, sans pouvoir m'en empêcher. La voyant si sensible, & avec des sentimens si loüables sur son malheur, & sur un tel malheur, comment retenir ses larmes!

Un tel opprobre encore! dit-elle en relevant la tête. La pauvre femme!... Cependant c'est elle qui en souffre le plus. Ne croyez-vous pas que c'en soit assez pour faire soupirer?

Aimable bonté! lui dis-je en la baissant, je vous aimerai trop.

Vous êtes trop bonne pour moi: vous ne devez pas être si bonne. Cela, oui cela même
me

me feroit soupiner. La bonté de mon tuteur me fait une forte de peine ; & je crois véritablement que je soupire plus depuis la dernière fois que j'ai quitté M^r. Lane, & que j'ai vu davantage sa bonté, & combien chacun l'admire, & avoué les obligations qu'il lui a. Trouver tant de bonté dans un étranger, comme on peut dire, dans un Cavalier si accompli, & avoir une si malheureuse Mère... qui lui donne tant de peines, comment peut-on s'empêcher de soupiner par ces deux raisons ?

Chère fille ! lui dis-je, le cœur pénétré de compassion pour elle, nous sommes toutes deux également engagées à l'estimer par la reconnaissance.

Ah ! Mademoiselle, vous serez un jour la plus heureuse des femmes... & vous méritez de l'être ? ...

Que veut dire mon Emilie ?

Ne vois-je pas, n'entends-je pas, ce que se proposent de faire Lord & Lady L. & Miss Grandison ? Et n'ai-je pas ouï dire à Anne ce que tout le monde attend & souhaite ?

Et tout le monde attend & souhaite, mon Emilie...

Je m'arrêtai, elle poursuivit ; Et ne vois-je pas que mon tuteur lui-même vous aime ?

Le croyez-vous, Emilie ?

O comme il pèse sur toutes vos syllabes, quand vous parlez !

Vous vous l'imaginez, ma chère.

Vous n'avez pas observé ses yeux comme moi, quand il est avec vous. J'ai examiné vos yeux aussi, mais je n'ai pas vu que vous l'aimiez

miez tout-à-fait autant qu'il vous aime... sûrement il vous aime tendrement... Elle soupira encore.

Mais d'où vient ce soupir, mon Emilie? si j'étois aussi heureuse que vous le croyez, m'en-vieriez-vous l'estime de cet honnête homme, ma chère?

Vous l'envier! Moi, une fille simple comme je la suis, vous porter envie! Non en vérité, pourquoi aurois-je de l'envie contre vous?... Mais dites moi, à présent, ma chère Demoiselle, dites moi; n'aimez-vous pas mon tuteur?

Tout le monde l'aime: vous même, ma chère Emilie, vous l'aimez.

Où, je l'aime: mais vous l'aimez, Mademoiselle, avec des esperances que toute autre n'auroit pas raison d'entretenir... Ma chère, ayez à présent un peu de confiance en votre Emilie. Mon tuteur n'en fera jamais rien par moi, par la moindre marque. Je vous conjure de me l'avouër. Vous ne pouvez croire combien vous m'obligerez. Votre confiance en moi me relèvera à mes propres yeux.

Voulez-vous, Emilie, être aussi franche avec moi, que je voudrois l'être avec vous?

Où, je le veux.

J'estime beaucoup votre tuteur, ma chère.

Estime! est-ce là le mot? Est-ce celui des Dames pour dire de l'amour? Et le mot *d'amour* n'est-il pas un joli mot pour une femme? Je n'y entens point de mal, j'en suis sûre.

Et je suis sûre que vous n'y en pouvez point entendre: Je veux être sincère avec mon Emilie;

lie;

lie; mais vous ne devez rien témoigner à une vivante de ce que je vous dis de cette nature. Je préférerois votre tuteur, ma chère, à un Roi dans toute sa gloire.

Et moi je le ferois aussi, Mademoiselle, si j'étois vous. Je serois charmée de penser comme vous en tout.

Aimable innocence! mais dites moi, Miss Jervois, ne voudriez-vous pas que j'estimasse votre protecteur? Vous savez qu'il a été le mien aussi, & cela dans un cas où j'en avois bien besoin.

Sans doute je le voudrois. Voudriez-vous que je souhaitasse qu'une jeune Dame telle que Miss Byron, fût ingrate? Non en vérité... Elle soupira encore.

Pourquoi donc mon Emilie soupire-t-elle? Vous dites que vous voulez être franche avec moi.

Oùï, je le veux, Mademoiselle. Mais je ne puis vous dire pourquoi j'ai soupiré à présent. Je souhaite que mon tuteur soit le plus heureux homme du monde. Je souhaite, Mademoiselle, que vous soyiez la plus heureuse des femmes. Et comment pouvez-vous l'être que l'un avec l'autre?... Mais je suis fâchée, je crois, qu'il semble y avoir quelque chose qui s'oppose à votre bonheur mutuel... Je ne sai si c'est là tout, ni si... Je ne sai ce que c'est... si je le savois je vous le dirois... Mais j'ai quelquefois des palpitations de cœur, qui font que je respire à peine... Je ne sai ce que c'est, un certain poids ici, qui me fait soupirer. Et j'y ai du plaisir, je crois, parce que je me soulage en soupirant... Que peut-ce être?

Con-

Continuez, ma chère, vous peignez à merveille.

Tenez, à présent, si quelqu'un, comme fit Anne la dernière fois que mon tuteur vint ici, montant en hâte les degrés me venoit dire, Mifs, Mifs, Mifs votre tuteur est venu! Je serois dans une sorte d'agitation, mon cœur me sembleroit trop gros pour être renfermé dans mon sein; Je masserois aussi hors d'haleine que si j'étois descendue du haut d'une montagne... Et pendant une demie heure, je pourrois trembler de façon que je ne serois pas en état de voir ce cher tuteur, que j'avois peut-être désiré de voir. Et l'entendre avec une voix charmante, comme s'il avoit pitié de moi parce que j'ai une si malheureuse Mère, m'appeller *son* Emilie... Ne trouvez-vous pas qu'il a une voix bien douce?... Et votre voix aussi, Mademoiselle, elle est si douce... Chacun dit que même en parlant à votre ordinaire, votre voix est une mélodie... A présent Anne me dit...

O mon aimable petite flatteuse!

Je ne flatte point, Mademoiselle. Ne m'appellez pas une flatteuse. Je suis une fille bien sincère, en vérité.

J'ose en répondre mais vous me donnez de la vanité, ma chère. Ce n'est pas votre faute de me dire ce que les gens disent de moi; mais c'est la mienne d'être sière de leurs louanges... Mais vous alliez me raconter ce que Anne dit sur ce que vous êtes ainsi émue, quand elle vous dit en hâte que votre tuteur est venu.

Oùï, Anne dit que ce sont tout autant de signes d'amour. La folle! cependant cela peut être;

être ; mais non pas d'un amour comme elle l'entend, comme elle avoué à-peu-près qu'elle l'avoit dans ses jours d'agitation lorsqu'elle avoit deux ou trois ans de plus que moi. En premier lieu, je suis fort jeune, Mademoiselle, une petite fille, & une pauvre innocente ! Je n'ai jamais eu de Mère, ni de sœurs, ni de compagnie de mon sexe... Les filles de M^e. Lane, qu'est-ce que cela?... Elles me regardoient comme une enfant, comme je l'étois. En second lieu, j'aime mon tuteur, cela est vrai, mais avec autant de respect que s'il étoit mon Père. Je n'ai jamais une pensée qui ne soit accompagnée de ce profond respect pour lui que je me rappelle que j'avois pour mon Père.

Mais vous n'aviez point, ma chère, de ces agitations, de ces palpitations dont vous parlez, quand votre Père revenoit après une petite absence ?

Mais, non, je ne puis pas dire que je les avois. Mais quoique je fusse toujours réjouie quand mon tuteur venoit me voir chez M^e. Lane, je n'avois pas non plus, autant que je me le rapelle, de ces émotions violentes comme j'en ai depuis peu. Je ne sai d'où vient cela... Pouvez-vous me le dire ?

N'avez-vous pas, Lucy, de l'amour & de la compassion en même tems pour cette aimable petite ?

Ma chère Emilie !... ce sont là des symptômes, je crains...

Des symptômes de quoi, Mademoiselle ? Je vous prie parlez moi sincèrement. Je ne vous cacherai pas une seule des pensées de mon cœur.

Si

Si vous le voulez, ma chère...
 Eh bien donc, Mademoiselle!...
 Je soupçonne que ce seroit de l'amour... De
 cette forte d'amour qui vous mettroit mal à vo-
 tre aise...

Non cela ne peut être, sûrement. Quoi,
 Mademoiselle, à ce compte je ne pourrois jamais
 soutenir votre présence! Sur ma parole, il n'y
 a que vous au monde que je souhaite de voir
 Lady Grandison. Je n'ai qu'une crainte...

Et quelle est-elle?

Que mon tuteur ne m'aime pas autant qu'à
 présent, quand il sera marié.

Craignez-vous que la femme qu'il épousera
 ne travaille à rétrécir un cœur aussi grand que
 le sien?

Non pas si c'est vous qui êtes cette fem-
 me... Mais pardonnez moi ma folie! (elle
 baissoit les yeux) il ne me prendroit pas la main
 si gracieusement qu'il le fait à présent: il ne
 me regarderoit pas avec plaisir, & avec compassion
 à cause de ma Mère, comme il le fait à présent.
 Il ne m'appelleroit pas *son* Emilie. Il ne sollicite-
 roit pas les regards de chacun pour sa pupille.

Ma chère, vous êtes presque une fille faite.
 S'il reste garçon, il renfermera bientôt dans son
 cœur cette tendresse & cet amour pour vous,
 qu'il a témoigné librement pendant que vous a-
 vez été une petite fille: vous devez attendre
 bientôt de sa prudence ce changement de con-
 duité. Vous-même, ma chère, vous lui don-
 nez l'exemple, vous deviendrez plus réservée
 dans votre extérieur, qu'il n'y avoit raison de
 l'être jusqu'à présent.

O Mademoiselle, ne me dites jamais cela! Je ferois au defespoir, si j'avois vingt ans, & qu'il ne me traitât pas avec la même tendresse qu'il m'a toujours montrée. A la vérité s'il trouve que j'abuse de sa tendresse, s'il me trouve hardie, indiscrete, importune, oh alors qu'il m'appelle l'Emilie de tout autre, plutôt que la sienne. Vous aurez d'autres idées, ma chère, avant ce tems-là.

Je crois donc que je ne souhaiterai pas de vivre assez pour ce tems-là. Quoi, Mademoiselle, toute la consolation que je puis opposer au malheur d'avoir une telle Mère, c'est qu'un homme aussi bon, aussi vertueux, aussi sage que sir Charles Grandison, m'appelle son Emilie, & m'aime comme son enfant. Voudriez-vous, Mademoiselle, si vous étiez Lady Grandison, à présent dites moi, voudriez-vous m'envier ces marques de sa faveur & de son affection?

Non certainement, ma chère, si je connois mon propre cœur, je ne vous les envierois pas.

Et voudriez-vous me permettre de vivre avec vous?... Allons, cela est parti... Voudriez-vous me permettre de vivre avec mon tuteur & vous? C'est une question que j'avois envie de vous faire, mais j'avois honte; & je craignois jusqu'à ce que vous m'avez si obligeamment enhardie.

Certainement je le voudrois, si votre tuteur n'avoit point d'objection contre cela.

Cela ne me satisfait pas, Mademoiselle. Voudriez-vous sérieusement, & sincèrement être mon avocat, & plaider pour moi? Il ne vous refuseroit rien. Et voudriez-vous, allons, Ma-

Mademoiselle, je vais vous supposer dans ce moment... Voudriez-vous dire: „ Voyez sir
 „ Charles Grandison; cette petite fille, cette
 „ Emilie, est une bonne enfant; elle a une
 „ grande fortune. On peut lui tendre des pié-
 „ ges. Elle n'a point de Papa que vous; elle
 „ n'a point, la pauvre fille;” (J'espère que vous
 „ me donneriez des noms de compassion pour le
 „ toucher) „ elle n'a point de Maman, ou elle est
 „ plus malheureuse que si elle n'en avoit point.
 „ Que pouvez-vous faire de mieux pour elle
 „ que de la laisser avec nous? Je ferai sa pro-
 „ tectrice, son amie, sa Maman” (Oui, ma-
 „ demoiselle, laissez moi prendre une Maman,
 „ ne laissez pas la pauvre fille sans Maman, si
 „ vous pouvez lui en donner une. Je sais que
 „ je m'étudierai à ne vous donner jamais que du
 „ plaisir)... „ Je vous demande cela instamment,
 „ sir Charles; continuerez-vous? Cela mettra
 „ le cœur de cette pauvre petite à son aise. On
 „ lui a parlé des artifices, & des tromperies des
 „ hommes quand les jeunes filles ont de la for-
 „ tune: elle est toujours dans la crainte d'eux,
 „ & de sa malheureuse Mère. Qui osera for-
 „ mer des complots contre elle, si elle est avec
 „ nous?” Ma chère, ma très-chère Demoiselle!
 „ vous êtes touchée en ma faveur... (Qui
 „ auroit pu, Lucy, n'être pas remuée par ce ten-
 „ dre langage?) Elle jetta ses bras autour de moi.
 „ Je vois que vous êtes touchée en ma faveur! Je
 „ vous servirai, je ferai votre fille de compagnie.
 „ Je vous aiderai à vous parler, & à vous rendre
 „ toujours plus aimable aux yeux de mon tuteur.
 „ Je ne pus y tenir plus longtems... Allez, as-
 „ sez,

sez, ma charmante fille, innocente, généreuse, irrésistible créature !... si les choses en viennent là, (il me convient, Lucy, pour plus d'une raison de n'être pas réservée avec cette aimable enfant) mon Emilie ne fera pas une demande, à laquelle je ne me prête de cœur & d'âme; elle ne formera pas un souhait que je ne m'efforce d'accomplir pour elle.

Je la ferrai contre mon sein, & elle se pendoit à mon col.

Je vous cause de la peine... Je ne voudrois pas pour le monde entier causer de la peine à ma jeune Maman, dit-elle; à l'avenir permettez moi de vous appeller Maman... *Maman*, on me l'a expliqué, est un nom plus tendre même que celui de *Mère*... La malheureuse M^{re}. Jervois sera M^{re}. O-Hara, si elle veut, & seulement ma *Mère*: un enfant ne doit pas renier sa *Mère*, quoique sa *Mère* le renie, ou fasse pis que de le renier.

Il faut que je vous quitte, Emilie.

Dites donc *mon* Emilie.

Il faut que je vous quitte, mon Emilie, & plus que mon Emilie... Vous m'avez fait passer le sommeil pour cette nuit.

O je suis donc fâchée...

Non, ne soyez pas fâchée. Vous m'avez causé de la peine, il est vrai, mais je crois que c'est la plus douce des peines qu'éprouva jamais le cœur humain. Que de bonté! quelle innocence! quelle générosité!... Je remercie Dieu, ma chère ame, de ce qu'il y a un cœur de ma connoissance aussi excellent que le vôtre.

O que cela est bon! Elle me sera encore dans

ses bras; Vous voulez donc vous en aller?

Il le faut, il le faut, ma chère!... Je ne puis rester plus longtems... Mais assurez-vous que mon Emilie aura toujours la première place dans mon cœur. Je m'étudierai à avancer votre bonheur, & vos souhaits seront la règle des miens.

Je suis donc sûre que je vivrai toujours avec mon tuteur & avec vous. Et Dieu veuille, ajouta-elle, en se laissant tomber sur ses genoux, & embrassant les miens, Dieu veuille que vous puissiez être la plus heureuse des femmes, & cela bientôt, pour l'amour de moi aussi bien que de vous, en épousant le meilleur des hommes, ... mon tuteur! (dit-elle d'un ton de triomphe) dites Amen; Dieu vous benisse, Mademoiselle, allons, dites Amen à ma prière.

Je m'arrachai à ses embrassemens; O ma charmante fille! je ne puis soutenir cela! Je courus hors de la porte pour me retirer dans ma chambre.

Vous n'êtes pas fâchée, Mademoiselle? me dit-elle en me suivant, & prenant ma main qu'elle baïsa avec transport. Dites que vous n'êtes pas mécontente de moi. Je ne vous laisserai pas avant que vous me l'aïez dit.

Fâchée, mon ame! Qui pourroit être fâché? Que vous m'avez causé de peine par votre charmante bonté de cœur.

Dieu soit loué, je ne vous ai pas offensé. A présent dites encore une fois, *mon Emilie*... Dites, bon repos, *mon Emilie*... mon amour... & tous ces tendres noms... & dites, Dieu vous benisse, mon enfant, comme si vous étiez ma Maman; & je vous quitte.

verai, & je croirai aller coucher avec les Anges.

Les Anges seuls font une compagnie digne de mon Emilie... Dieu vous benisse, mon Emilie! Bonne nuit! dormez tranquillement.

Je la baisai, une, deux, trois fois avec transport, & elle se retira, mais s'arrêta à la porte, me faisant une profonde révérence, comme je me retournois pour la regarder, le cœur ferré de plaisir & de peine, en même tems.

Reflechissant, quand je fus couchée, sur tout ce que cette chère fille avoit dit, & sur le sort que je pourrois avoir, tant de différentes pensées s'élevèrent dans mon esprit, que je ne pus fermer l'œil. Je me suis levée avant le jour, & pendant que mon cœur étoit agité par ce sujet touchant, j'ai eu recours à ma plume.

Ma Lucy, ma Grand-Mère, ma Tante, mon Oncle, faites plus que de me permettre, ordonnez moi absolument de vous mener mon Emilie, si on me le propose: cependant elle ne viendra pas, si vous ne promettez tous de l'aimer autant que

*Votre éternellement
dévouée*

HARRIET BYRON.

